

FEUILLETON DU "SAMEDI", 15 AVRIL 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

IX — CRUELLE ATTENTE !

(Suite)



Et son couteau disparut dans la gorgue de Korrigan.

— Non, ma foi, avouai-je, je n'ai rien remarqué qui ait pu me donner cette idée-là... Alors, selon toi, cette femme serait donc...

— Sa fille !

— Sa fille !

— Ou plutôt l'une de ses filles, car, bien qu'il parle peu, Korrigan ne nous a-t-il pas dit un jour que le baron en avait deux ?

— En effet, répondis-je très étonné. Mais ce que tu supposes là est invraisemblable, insensé... Pourquoi le baron viendrait-il enfermer sa fille ici, enfermer sa fille au château de Morgoff, quand, au contraire, il aurait tant de raisons de la garder auprès de lui pour la soigner et tâcher de la guérir ?

— Oui, mais peut-être aussi est-ce pour cela qu'il a tenu à se séparer d'elle, dit vivement le camarade. Peut-être ne l'a-t-il reléguée ici que parce que, dans son amour-propre et son orgueil, il souffrirait qu'on puisse la voir dans le triste état où elle est ? Enfin, ce qui doit achever de te convaincre que je ne me trompe pas et que je touche juste, c'est que tu penses bien que le baron, qui ne doit pas tenir à se faire une mauvaise affaire, n'aurait pas amené cette femme s'il n'avait sur elle aucun droit, aucune autorité.

— Oui, va, c'est bien sa fille ! ajouta-t-il de plus en plus convaincue. Oh ! je sais bien que l'on ne s'en douterait pas quand ses yeux se fixent sur elle et qu'il la regarde, le front tout sombre et l'air presque menaçant !... Mais quel que soit le mystère qui se cache là-dessous et que je n'ai pas la prétention de pouvoir deviner, ce qu'il y a de très clair, c'est que cette femme est bien sa fille !...

— Puis, me tournant le dos :

— Et là-dessus, ronflons ! dit mon compagnon. Mais tu verras !

— Et peu de jours après, en effet, poursuivit Plénioë, grâce à une conversation que nous avions pu surprendre entre Korrigan et sa

femme, nous savions, à n'en plus douter, que cette jeune femme était bien l'une des filles du baron : Mlle Yvonne de Chancel... .

— Mais, quant au véritable motif pour lequel la malheureuse était claquemurée au château de Morgoff, c'était ce que nous ignorions et ce que, du reste, j'ignore encore aujourd'hui... .

— Pourtant, ce qui nous faisait croire que ce n'était peut-être pas seulement à cause de la folie, c'est que nous connaissions les ordres sévères que le baron, avant de quitter le château, avait donnés à Korrigan.

— D'après ces ordres, celui-ci ne devait parler à personne de sa prisonnière... Elle ne devait non plus voir personne que lui et la vieille Micheline... Défense aussi d'entre-bâiller les portes du château à aucun étranger... Enfin, pour le camarade comme pour moi, défense très expresse aussi de l'approcher... Défense très expresse également de dire un seul mot à n'importe qui de cette aventure... .

— En un mot, il nous semblait que si le baron avait enfoncé sa fille dans cette prison, c'était moins pour tâcher de la guérir et lui procurer le repos qui pouvait lui être nécessaire, que pour assouvir sur elle quelque haine atroce et mystérieuse et la plonger toute vivante dans une tombe dont elle ne sortirait plus.

— Mais si on nous avait défendu d'approcher de la pauvre femme, en revanche on avait oublié de nous défendre de l'entendre, continua Plénioë avec un sourire ironique. Car il ne se passait pas de jour, surtout dans les premiers temps, sans qu'elle poussât, pendant des heures entières, des cris terribles, des cris qui faisaient bondir de colère, bondir de rage, Korrigan et la vieille Micheline... .

— Et cela durait depuis je ne sais combien de semaines quand, une autre nuit, le camarade et moi, nous eûmes une autre surprise.

— Cette nuit-là, la chandelle éteinte, nous parlions précisément de la folie, — comme nous appelions entre nous Mlle de Chancel, — et nous nous étonnions qu'elle pût vivre encore, quand nous l'avions vue si faible et si chancelante, lorsque, tout à coup, nous éprouvâmes un brusque saisissement.

— Il nous semblait que dans la cour un bruit léger s'était fait entendre.

— Plus attentifs, nous prêtâmes l'oreille et le même bruit nous arriva... .

— Cela nous paraissait d'autant plus étrange, d'autant plus extraordinaire, que, ce jour-là, Korrigan et sa femme s'étaient encore couchés plus tôt que d'habitude et que nous savions bien que personne ne pouvait rôder dans le château... .

— Et pourtant nous ne rêvions pas, et si le bruit avait cessé, nous l'avions parfaitement entendu... .

— Qu'était-ce donc ?

— Il fallait voir.

— Alors, nous glissant très doucement en bas du lit, nous nous avançons à pas de loup vers la fenêtre, quo l'étroitesse de notre chambre, qui ressemblait à un cabanon, nous forçait à laisser constamment ouverte.

— Retenant notre souffle, nous plongeons un œil au-dessous de nous, et notre surprise redouble.

— Il y a de la lumière dans la chambre de Korrigan, et le bruit que nous avons entendu, c'est celui qu'il a dû faire en ouvrant sa porte, car nous le voyons debout sur le seuil.

— Quo peut-il bien faire là, à cette heure indue ? me souffle à l'oreille mon compagnon. On dirait qu'il écoute et qu'il guette... .

— En effet, l'oreille tendue, Korrigan épiait et guettait, comme la vieille Micheline avait épié et guetté la nuit où le baron avait amené sa fille au château.

— Un long moment s'écoula, puis, tout à coup, nous vîmes Korrigan tressaillir, courir d'un bond vers la porte, puis y coller son oreille, écouter encore... .

— Entends-tu quelque chose ? me demanda le camarade.

— Rien, répondis-je.

— Et, en effet, dans la nuit profonde qui enveloppait le château de Morgoff, on n'entendait pas le plus léger bruit, pas le moindre écho.

— Seuls, sur les hautes tours, des oiseaux de nuit, chouettes, hiboux, orfraies, hululaient, poussaient, comme toujours à pareille heure leurs cris lugubres et sinistres.

— Mais Korrigan avait l'ouïe plus fine que nous, car, soudain, ce fut lui qui tressaillit.

— Un roulement encore très éloigné, à peine perceptible, venait de me parvenir. Et mon camarade, à qui je venais de pousser le bras en lui disant d'écouter, l'entendait très distinctement aussi. Encore une voiture qui gravissait la côte de Morgoff !... Encore une voiture qui se dirigeait vers le château !... Que se passait-il donc ?

— Décidément, ce château est le château des mystères ! dit mon compagnon en se mettant à rire. Qu'est-ce encore que cette visite qui nous arrive ?

— Mais je venais déjà de lui faire signe de se taire, car, à son tour, la vieille Micheline venait de se montrer sur le seuil de la porte.

— Eh bien, Korrigan ? fit-elle à voix basse.

— Eh bien, le voilà ! répondit celui-ci qui écoutait toujours.

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.